

«L'autre face de la mer»

DE LOUIS-PHILIPPE DALEMBERT

Édité chez Stock, cet ouvrage de 239 pages a obtenu le prix RFO du livre 99 décerné au salon du livre à Paris. Un roman réaliste, véritable répertoire des us et coutumes d'un peuple hanté par l'immigration, un phénomène inévitable quand le paupérisme s'installe durablement dans un pays en mal d'existence. Mais de quel pays s'agit-il ? A aucun moment l'auteur n'a osé citer nommément ce coin de terre des Caraïbes, ancienne colonie française qui fêtera ses deux cents ans d'indépendance en 2004. Cependant à la fin du roman le lecteur peut se rendre compte que ce dernier a été écrit à Port-au-Prince/Paris/Jérusalem entre décembre 1996 et août 1997. D'une plume adroite et imagée l'auteur décrypte les méandres de l'esprit de la nation haïtienne par l'intermédiaire d'une grand-mère et de son petit-fils Jonas. Deux

réécits complémentaires qui traduisent bien en détail et en toute vraisemblance les sentiments profonds d'un peuple.

Louis-Philippe Dalembert en Haïtien confirmé, arpente tous les coins et recoins de l'âme de ses compatriotes. A lire ce roman, on comprendra bien que c'est un peuple dont les mœurs n'ont presque pas évolué ; l'archaïsme y trouve bien son compte.

Un roman riche en anecdotes désopilantes qui, paradoxalement, font penser à cette maxime de Goethe à propos du Misanthrope : «*Quelle mâle gaieté si triste et si profonde que lorsque l'on vient d'en rire on devrait en pleurer*».

Chaque séquence du roman est ponctuée d'une pause poétique, une sorte de leitmotiv rappelant la traversée de l'océan emportant avec ses vagues les rêves des

aventuriers avides d'une autre manière de vivre, mais gagnés par la certitude de l'inconnu : «*la grande barque est là qui les attend le cheptel avance à sa rencontre (...) la grande barque appareille ils sont là livides larguées les amarres les voiles hissées vers l'inconnu...*». Remarquons que les passages ne sont pas ponctués, ce qui leur donne tout leur charme linguistique. Une originalité qui dénote la longue marche à perdre haleine vers la découverte de «l'autre face à la mer», c'est-à-dire l'au-delà des frontières où tout semble aller mieux. Une terre promise qui réserve des surprises tant de fois désagréables. Une terre promise où coule un lait édulcoré de fiel mais tout de même plus savoureux que la misère séculaire émaillée des aspérités d'une dictature de longue date. Qu'on se rappelle cette phrase proverbiale douce-amère :

«*Les dents du requin sont moins inoffensives que les cachots des prisons.*» On peut comprendre également que «*(...) le jour du départ, c'est toujours une bonne nouvelle que de partir ; même s'il ignore ce qui l'attend là-bas.*»

Par ailleurs l'auteur avance : «*Il ne se passait pas une semaine sans qu'une coquille de noix ne soit arraisonnée en haute mer, bourrée à craquer d'hommes et de femmes dont les corps loqueteux, desséchés par le sel et le soleil contrastaient avec des yeux brillants d'espairs.*» Ce qui est appréciable chez Louis-Philippe Dalembert c'est qu'il trouve des épithètes justes pour décrire toutes les situations. Aussi a-t-on l'impression de voir les personnages mis en scène parler avec leurs tripes. Des personnages angoissés mais pleins de naïveté. Des personnages au franc-parler qui se confient

avec des mots propres à eux que l'auteur reproduit avec beaucoup de doigté.

«L'autre face de la mer» est un roman truffé de métaphores et d'allégories haïtiennes. Aussi peut-on lire à la page 94 : «*(...) elle vient toute souriante m'annoncer qu'elle faisait une belle maladie.*» En clair, elle était enceinte ou encore à la page 92 : «*(...) pousser comme une gaule*», comme une asperge «*(...) je n'ai jamais accepté d'être confondue avec une banane mûre pour dent pourrie.*» page 79. En fin de compte, ce roman charrie toute l'oralité du peuple haïtien tout en accentuant sur la conjugaison du fatalisme et de la détermination qui prévalent au quotidien.

NDLR : Louis-Philippe Dalembert est également poète et nouvelliste.

MAGGY DE COSTER